

le terrain et ne fait pas preuve de grands débats théoriques. Ceci peut être lié à la volonté de conserver l'espace libre autorisé par le pouvoir, comme expliqué précédemment. On relève un fort pluralisme scientifique et des cohabitations de points de vue, évitant ainsi la construction d'un champ par rejet d'un autre. Il y a là une approche à la fois pragmatique et... chinoise, qui cherche à intégrer les contraires pour alimenter le débat et pour ne pas s'enfermer dans des positions figées. En même temps, la sociologie chinoise évite deux écueils : une absence de distance vis-à-vis de modèles externes, un relativisme plus ou moins national. Cet ouvrage est donc motivant, parce qu'il donne un reflet des débats et des évolutions de la sociologie et de la société chinoises. Et surtout, parce qu'il présente un cadre réflexif sur les théories et modèles scientifiques occidentaux. Des initiatives de même ordre seraient certainement enrichissantes dans de multiples domaines, de l'Histoire aux sciences de l'information et de la communication.

Olivier Arifon

FARE, université de Strasbourg
olivier.arifon@sfr.fr

dont ce volume, qui accueille les textes d'un colloque organisé à Nancy, les 23 et 24 mars 2006, tente de retracer la diversité. Dans chacune des contributions, les auteurs se focalisent sur l'analyse des images phobiques d'une époque, et donc sur les formes d'altérité qu'elles représentent. Ainsi l'ouvrage dresse-t-il un panorama très utile pour saisir en profondeur le concept de « barbare » sur la base de plusieurs de ses occurrences dans différentes œuvres culturelles. Il convient d'ajouter que la présentation suit un ordre chronologique, ce qui permet au lecteur de mieux comprendre l'évolution de la notion, d'autant qu'il offre nombre de définitions fort précieuses.

Le texte de Joël Bernat (pp. 13-24) fait ce constat : la barbarie est un *topos* incontournable qui permet à un groupe social ou à un individu de localiser et canaliser la haine. Elle est utile à la fois pour se définir et vivre civilisé. Tout comme dans un jeu binaire de symétries, « barbare » et « civilisé » sont des notions complémentaires nées simultanément (p. 19) et, dans ce « jeu », ce n'est pas l'humain (le joueur) qui change, mais les formes d'expression (les règles du jeu) qui évoluent : elles utilisent comme ressources la science, la culture ou la Morale.

Jean SCHILLINGER, Philippe ALEXANDRE, éd.,
Le Barbare. Images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne.
Bern/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York/
Oxford/Wien, P. Lang, coll. Convergences, 2008,
376 p.

Cet ouvrage examine l'évolution de la notion de « barbare » dans la culture européenne depuis le Moyen Âge jusqu'au XX^e siècle, à travers plusieurs supports de communication (ouvrages littéraires, peintures, récits hagiographiques, poèmes, récits de voyage, caricatures, etc.), via la mobilisation d'universitaires de différentes disciplines. On y trouve aussi des éléments de synthèse sur le fonctionnement de cette notion et de son image dans les sociétés d'Europe occidentale depuis l'époque gréco-romaine. Ainsi voit-on que, de longue date, le thème du barbare est lié à l'affirmation identitaire de ceux qui manipulent ce terme. Il contribue à créer un sentiment d'appartenance commune, culturelle et historique, selon la logique bien connue des anthropologues – l'*endogroupe* – qui fixe ses frontières en rejetant une partie de l'*exogroupe* (p. 1 ; pp. 95-96). Mais le terme de barbare est également fondé sur une mythologie particulière

Avec l'évolution du concept depuis l'époque de la *Pax romana*, la barbarie reste étroitement liée à la sauvagerie tout comme aux temps classiques – V^e siècle après J.-C. – qui représentent une image phobique de l'autre (p. 34). Dans les écrits de Lucien de Samosate, la barbarie correspond à une altérité phobique de tout ce qui se trouve au-delà des frontières culturelles et linguistiques du monde gréco-romain, ce qui en fait des êtres humains susceptibles de devenir, par nature, un ennemi militaire. Le *barbarus* renvoie à une signification double dans la *Germania* : elle désigne à la fois le futur Romain battu – une image phobique de soi donc –, ainsi que les porteurs de valeurs que Rome accueille en son sein mais rejette – c'est donc l'ennemi (p. 58). Il affleure ensuite chez César et Tacite par une forte instrumentalisation rhétorique. Les différents sèmes tels que la *feritas* (la force et la dangerosité) et la *uanitas* (incapacité à gagner) sont évoqués afin de caractériser l'ennemi dans trois ouvrages : la *Germanie*, les *Histoires* et les *Annales* qui présentent le barbare comme une figure péjorative renvoyant à l'image phobique de l'altérité. Pour Emilia Ndiaye (pp. 47-66) : « C'est un homme barbare [= ennemi/étranger/violent],

emporté, irréfléchi dont on ne pouvait supporter le despotisme [...] après que ces hommes (les Germains) sauvages et barbares [=ennemis/étrangers/non civilisés] eurent pris goût au pays... » (pp. 51-52). Quant à la contribution de Patrick Del Duca (pp. 67-82), elle analyse l'homme sauvage dans la littérature médiévale grâce à une étude des textes arthuriens et hagiographiques. C'est dans cette contribution qu'on décrit avec profit les différentes représentations de l'homme sauvage de Hartmann von Aue dans *Ilwein* et *Gregorius* et de la femme sauvage de Wirt von Grafenberg dans *Wigalois*.

Vient ensuite l'analyse de Vasile Maruta (pp. 83-92), très intéressante sur plusieurs points. En s'appuyant sur deux ouvrages réalisés par des chercheurs roumains, l'auteur tente de comprendre les interprétations controversées du mythe de *Dracula*. En effet, ce prince valaque du XIV^e siècle connu comme *Vlad III Tepes l'empaleur* est ainsi désigné comme un personnage hors du commun. La perception paralogique des faits, la défense du pays à tout prix, ainsi qu'un déséquilibre psychologique sont des éléments particulièrement mis en avant dans l'ensemble du texte qui essaie de choisir si, finalement, c'est le terme de « barbarie » ou celui de « cruauté » (termes sémantiquement proches) qui convient le plus dans le cas du prince valaque surnommé *Dracula*.

L'ouvrage comporte aussi des analyses ayant trait à l'humanisme italien (pp. 93-133, les contributions de Jean Schillinger et Bruno Toppan), en Amérique latine au XVIII^e siècle ainsi que dans les écrits scandinaves de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle. Jean Schillinger choisit trois représentants de l'humanisme allemand – Konrad Celtis, Ulrich von Hutten, et Nicodemus Frischlin – pour étudier la permanence de la problématique de la barbarie dans l'Italie médiévale, puisque les réflexions de ces humanistes partent des textes de César et Tacite concernant la notion de barbare. Quant à Bruno Toppan, il questionne les représentations du barbare qui sont données par *il fione civile* – une thématique de défense et de promotion de l'identité nationale contre toutes les menaces barbares pour la plupart d'origine germanique – qui apparaît dans la littérature italienne (couvrant la période du Moyen Âge au XVIII^e siècle) pour expliquer la phobie de l'autre. La libération de l'Italie des barbares est fortement soulignée chez plusieurs philosophes, de Machiavel (*Le Prince*) à

Alfieri (*Della tirannide. Del principe e delle lettere. La virtù sconosciuta*) et à Manzoni (*Discorso sur alcuni punti della storia longobardica in Italia*).

En outre, une contribution va au-delà des frontières de l'Europe occidentale. Elle est signée par Françoise Knopper (pp. 135-156) : les témoignages de quatre missionnaires – Samuel Fritz, Martin Schmid, Martin Dobrizhoffer et Franz Xaver Eder – jésuites originaires des provinces de Bohême et d'Autriche ayant quitté l'Europe et longuement séjourné en Amérique latine, sont analysés de manière détaillée. Par le biais de lettres écrites par ces quatre missionnaires à leurs supérieurs en Europe, il apparaît que leur objectif prioritaire était de convertir les populations indiennes, celles-ci ne dissociant pas la notion d'humanité et la connaissance de la religion.

L'analyse de la découverte du « barbarisme » dans différentes populations est prise en charge par Roland Krebs (pp. 157-178). Son texte d'appui est le *Voyage autour du monde* de Georg Forster (*Reise um die Welt*, Berlin, Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1966) qui observe différents peuples dans de nombreuses îles de la Mélanésie et de la Polynésie. À titre d'exemple, le cannibalisme, cité par Georg Forster comme un acte barbare à Tanna et en Nouvelle-Zélande, « l'horreur du cannibalisme [...] c'est donc bien la notion de barbarie qui sert ici de référence » (p. 174) et montre combien les mœurs et les valeurs morales changent chez les habitants des mers du sud. L'ouvrage se poursuit par l'examen de la barbarie chez différents auteurs du pacifisme moderne. En effet, ce dernier est popularisé auprès du grand public par le célèbre roman de Bertha von Suttner (*Bas les armes ! Die Waffen nieder !*). Cette grande fédératrice de l'action pacifiste, qui a obtenu le prix Nobel de la Paix en 1905, y décrit les horreurs et catastrophes de la guerre. Il s'agit d'un récit autobiographique grâce auquel elle voulait faire connaître ses idées à un large public et agir contre la guerre et le racisme. Élaboré à partir d'un journal intime, son roman connut un grand succès et devint l'un des best-sellers du XIX^e siècle.

Pour finir, figurent les présentations successives de la notion de barbare dans les relations franco-allemandes. D'Iselin à Hölderlin, un nouveau concept de barbare apparaît vers la fin du XVIII^e siècle par le biais duquel on observe un *continuum*

entre civilisé (*Stand der Wildheit*) et non civilisé (*Stand der Natur*). La barbarie chez Heinrich von Kleist – dans *La Bataille d'Arminius* et dans le *Prince de Hombourg* – apparaît de la même manière : c'est-à-dire par la dénaturation de l'humain. La représentation du barbare et ses fonctions dans le drame de Kleist, *La Bataille d'Hermann*, (œuvre dramatique et narrative sur la résistance patriotique à un envahisseur étranger) font l'objet de la contribution de Camille Jenn (pp. 216-222). Ce dernier y étudie aussi les images du barbare dans le drame *Die Hermannsschlacht* de Christian D. Grabbe.

Une contribution paraît intéressante, celle de Eberhard Demm (pp. 249-265), dans laquelle l'auteur analyse l'image de la barbarie allemande et alliée pendant la Première Guerre mondiale. Celle-ci s'appuie sur des dessins et caricatures où se trouvent les représentations figurées des protagonistes. Suit une présentation croisée qui constitue un bel exemple d'altérité et reflète les relations franco-allemandes à travers deux historiens dits « patriotes » : d'une part, Jacques Bainville, d'autre part, Johannes Haller, qui défendent les intérêts nationaux de leurs pays respectifs (p. 285). L'altérité est ensuite analysée par les prises de position intellectuelles et politiques de quelques publicistes et écrivains scandinaves pour savoir si la défense de la culture allemande peut se combiner avec le rejet de la germanophilie dans la Suède des années 1930-1940 (Annie Bourguignon, pp. 287-301).

L'ouvrage s'achève avec quatre réflexions de grand intérêt : celle de Marie-France Rouart concernant l'analyse des visions portées dans les récits de Franz Werfel et Lawrence Durrell, celle de Nadine Willman, s'agissant de l'analyse la barbarie dans *Les Barbares* de Günther Weisenborn (*Barbaren. Roman einer studentischen Tafelrunde*), celle de Stanislaw Fiszer présentant les points de vue de deux écrivains polonais du XX^e siècle (Witold Gombrowicz et Zbigniew Herbert) en la matière et celle de Françoise Lartillot (pp. 351-370) discutant à travers le roman d'une romancière et poétesse autrichienne, Evelyn Schlag (*Beim Hüter des Schattens*), le fait de savoir si la post-modernité peut apporter une valeur ajoutée à la figure du barbare.

Le principal mérite de cet ouvrage réside dans l'analyse interdisciplinaire et savante d'une notion surchargée de sens et de passion. Pour conclure,

la notion est sans doute toujours utile aujourd'hui en Europe, compte tenu de sa relative stabilité depuis le Moyen Âge. Par exemple, lors de la guerre des Balkans, la présentation des Serbes ne fut pas exempte de figures de style assimilant ce peuple et ce régime à des barbares. De même, dans les discussions passionnées sur l'entrée de la Turquie dans l'Union, on retrouve des propos qui réveillent ce type de figure, sachant que les Turcs sont une grande figure de l'altérité dans l'histoire de l'Europe. La place de la Turquie et des images phobiques qu'elle représente restent pourtant modestes dans l'ensemble de l'ouvrage. On peut regretter que ce livre ne l'évoque que dans la contribution d'Eberhard Demm et Vasile Maruta, qui rappellent que le stéréotype « turc = barbare » est historiquement connu et qu'il continue, en partie, à alimenter la vision des Turcs au XXI^e siècle. Au total, cet ouvrage s'avère une passionnante étude définitionnelle, étymologique, historique, sémantique et linguistique du concept de barbare qui a toujours constitué une véritable altérité dans la culture européenne. Il fait écho à un autre ouvrage collectif important sur cette thématique, paru en 2000, sous la direction de Jean-Noël Jeanneney : *Stéréotypes européens et identité européenne* (Paris, O. Jacob).

Ayse Pirim

CREM, université Paul Verlaine-Metz
ayse.pirim@univ-metz.fr

Technologies de l'information et de la communication

Philippe BOUQUILLON, Yolande COMBÈS, dirs, *Les industries de la culture et de la communication en mutation*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2007, 265 p.

Codirigé par Philippe Bouquillon et Yolande Combès, l'ouvrage intitulé *Les industries de la culture et de la communication en mutation* est le fruit d'une série d'échanges qui se sont tenus au sein d'un séminaire franco-canadien à la Maison des sciences de l'homme Paris Nord, de 2004 à 2007. Réunissant quinze contributions, l'ouvrage a pour objectif de croiser différents regards portés sur les mutations que connaissent les industries de la culture, de l'information et de la communication (iac) ces dernières années, tant sur le plan de leurs filières et de leurs contenus